



**HAL**  
open science

## Voyage, initiation, tradition : l'Orphée de Ballanche

Claude Rétat

► **To cite this version:**

Claude Rétat. Voyage, initiation, tradition : l'Orphée de Ballanche. Sarga MOUSSA, Sylvain VE-NAYRE (dir.). Le Voyage et la Mémoire au XIXe siècle, Créaphis éditions, pp.81-94, 2011, 978-2-35428-037-6. hal-03787024

**HAL Id: hal-03787024**

**<https://hal.science/hal-03787024>**

Submitted on 23 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Claude Rétat, « Voyage, initiation, tradition : l'*Orphée* de Ballanche »

Cet article a paru dans *Le Voyage et la Mémoire au XIX<sup>e</sup> siècle* (colloque international de Cerisy, septembre 2007), Sarga Moussa et Sylvain Venayre dir., Créaphis éditions, 2011, p. 81-94.

### **Voyage, initiation, tradition : l'*Orphée* de Ballanche**

Pour apporter un éclairage sur « le voyage et la mémoire », je ne parlerai pas d'un voyage « réel » ni de la façon dont la mémoire du voyageur « réel » conditionne le voyage avant, pendant, ou le reconditionne après. S'ils n'appartiennent pas à la « littérature viatique » (à moins que leur message palingénésique ne vous porte à les relire à la dernière heure), les textes que j'aborderai sont pourtant dominés par ces deux termes, voyage et mémoire : ils illustrent la façon dont le XIX<sup>e</sup> siècle commençant a fait porter au voyage des ambitions de « mémoire » tout à fait considérables, puisqu'il s'agit ici de la mémoire d'une humanité qui se crée et qui se retrouve : « l'humanité » a besoin, pour naître comme telle, d'une mémoire, elle a besoin d'un passé, elle a besoin d'avoir été – et qu'on le lui raconte – pour commencer à être dans le temps, paradoxe dont nous suivons la logique. Voyage, humanité, mémoire et tradition sont ici intimement liés.

La *Palingénésie sociale* de Pierre-Simon Ballanche, son *Orphée*, constituent un ensemble célèbre et bien repéré, pourtant peu parcouru des lecteurs. Voyage et mémoire y sont au centre d'un ensemble de notions connexes, notamment initiation et tradition, dont je voudrais faire comprendre la cohésion. D'une certaine manière, nous trouverons en Ballanche, poète des palingénésies, c'est-à-dire des retours cycliques et des

naissances successives, une certaine palingénésie, un certain recyclage des questions qui ont déjà été abordées parmi nous\* : le lien entre déplacement spatial et retour dans le temps par exemple, la localisation de zones de mémoire et de zones d'amnésie, la pratique de la collecte et le souci de conserver, de rassembler, les questionnements sur le sauvage et le civilisé (mais ici le sauvage n'est pas le passé du civilisé, ce serait plutôt le contraire, ou alors il est les deux à la fois sur la roue ballanchienne), le problème du but et de la fonction du voyage, les sources fondatrices et les modèles qui donnent forme à l'imaginaire du voyage... Ma conviction est donc que la problématique du colloque est de nature à faire lire ou relire d'une manière productive des textes auxquels on ne penserait pas forcément d'emblée, et vice-versa. La *Palingénésie sociale* de Ballanche ne donne en effet sans doute pas d'entrée de jeu le sentiment d'avoir affaire à un récit de voyage ni à un texte qui concerne le voyage. Ce serait oublier qu'*Orphée*, qui donne son nom à la partie achevée et existante de la *Palingénésie sociale*, est avant tout un voyageur, se définit comme tel de manière prégnante, et que le voyage qu'il accomplit soutient intégralement à la fois la structure de l'épopée et son contenu « initiatique ».

### « *Initier* »

L'épopée d'*Orphée* a connu une première publication en 1829 : elle constitue le second volume des *Essais de palingénésie sociale*, dont le premier volume, contenant les *Prolégomènes*, a paru en 1827<sup>1</sup> et qui, d'après le plan alors présenté par Ballanche, devait compter cinq volumes et recevoir plusieurs textes, dont *La Ville des expiations* (ce dernier texte

---

\* Au colloque de Cerisy sur « Le Voyage et la Mémoire au XIX<sup>e</sup> siècle ».

<sup>1</sup> *Essais de palingénésie sociale*, t. I, *Prolégomènes*, Paris, Imprimerie de Jules Didot aîné, 1827 ; t. II, *Orphée*, 1829.

n'a jamais été publié complet du vivant de son auteur<sup>2</sup>). Devenue la *Palingénésie sociale*, elle est reprise en 1833 dans les trois derniers volumes des six volumes d'*Œuvres de M. Ballanche*<sup>3</sup>, qu'il fait paraître de son vivant (né en 1776, il meurt en 1847). Elle est toujours constituée des *Prolégomènes* et d'*Orphée*, qui en constitue donc, de fait, la pièce majeure. Le texte de la « Préface » d'*Orphée* dans l'édition de 1829 se retrouve dans la « Première addition aux prolégomènes » de 1833 ; la dissertation de Vico (« *De antiquissima Italorum sapientia* », 1710), que Ballanche reproduisait en latin en la faisant suivre de ses propres commentaires, en 1829, à la fin de la préface d'*Orphée*, a en revanche été retirée de l'ensemble.

En 1827, Ballanche indiquait que l'édition était confidentielle, qu'il s'agissait d'« épreuves soignées » plutôt que d'un livre fini : il laissait la porte ouverte à toutes les extensions et à tous les remaniements ultérieurs. Le livre publié était ainsi une chose mouvante entre le livre et le manuscrit, puisque Ballanche avait l'habitude de faire imprimer à son usage personnel ce qu'il avait écrit pour le retravailler<sup>4</sup>. L'édition des *Œuvres* fait l'économie de cet avertissement devenu obsolète : c'est toujours pourtant un livre sous le signe de la gestation, par la façon même dont l'auteur le conçoit et se

---

<sup>2</sup> Pierre-Simon Ballanche, *La Ville des Expiations*, Presses Universitaires de Lyon, 1981 (texte édité sur les mss de la Bibliothèque Municipale de Lyon, par l'ERA 447 du CNRS, sous la dir. de J.-R. Derré, présentation de P. Michel). Voir aussi *Dossier de « La Ville des Expiations »*, sous la dir. de J.-R. Derré, Paris, Éditions du CNRS, 1981.

<sup>3</sup> *Œuvres de M. Ballanche*, de l'Académie de Lyon, t. IV (*Palingénésie sociale : Prolégomènes*), t. V (*Addition aux Prolégomènes. Orphée*, liv. i, ii, iii, iv, v), t. VI (*Orphée*, liv. vi, vii, viii, ix. *Réflexions diverses*), À Paris, Bureau de l'Encyclopédie des connaissances utiles, 1833. Réimpression en un volume in-4° par Slatkine Reprints, Genève, 1967. — Les citations renverront au texte de l'édition de 1833, dans la pagination de l'édition Slatkine in-4° (p. 302 à 570 pour la *Palingénésie*) et dans la toison et pagination de l'édition in-8°.

<sup>4</sup> Sur cette « coûteuse habitude », voir la note de Victor de Laprade, citée dans P.-S. Ballanche, *La Ville des Expiations*, PUL, 1981, p. 160 (« Histoire du texte »).

conçoit auteur. La préface de 1829, puis la « Première addition aux prolégomènes » de 1833, décrivent le texte qu'elles précèdent comme intimement lié au développement propre de Ballanche : « ce qui était replié en moi se déplie successivement et comme à mon insu ». Ou encore, autre expression de la même idée : « À mesure que j'avance, je procède à ma propre initiation. » Cette dernière formule permet de saisir ce que Ballanche attache au terme d'« initiation » : l'enclenchement d'un développement, dont il dit à la fois qu'il l'accomplit et qu'il y assiste, une mise en ordre, dans le temps et dans la succession, d'un matériel placé d'abord sous le signe de la simultanéité et du désordre, de la confusion. L'« initiation » formule chez Ballanche ce qui est de l'ordre de la création : la manière dont il rend compte de lui-même, écrivant, avançant en écriture, est liée à l'appréhension romantique de l'inspiration, et est proche de celle dont Hugo, par exemple, regarde en lui-même une création se faisant, le déploiement d'une cohérence qui est d'abord vécue et dont la conscience est décalée dans le temps (« Puisqu'improvisant tout j'ai tout prémédité »...).

Initiation donc, cela marque dans *Orphée* le devenir successif de ce qui ne l'était pas : une création qui sort du chaos, donnée en termes de temporalité et d'entrée dans la temporalité. L'antiquité dont l'épopée d'*Orphée* parle, une antiquité réécrite à travers la forme du mythe, Ballanche la pense, l'énonce et la dispose en miroir de lui-même : l'épopée veut en effet montrer comment le genre humain est entré dans le successif, comment il est passé d'un état d'immobilité (la « brute » est ce qui est immobile, d'après l'étymologie latine, rappellent les commentaires sur Vico de 1829), qui contenait toutes les possibilités, au développement et à une voie d'épreuves, d'éducation, de progrès. Le livre se construit ainsi sur le même objet dont Fabre d'Olivet faisait son centre en 1822 (*Vues philosophiques sur l'histoire du genre humain*), il s'agissait de suivre l'histoire d'un « ébranlement », ou plutôt de donner vue sur l'histoire en tant qu'un ébranlement : « signaler les effets du

premier ébranlement donné à la sphère intellectuelle, et conduire l'Homme jusqu'à l'entier développement de ses facultés<sup>5</sup> ». Ce terme, qui marque le texte de Fabre, se retrouve sous la plume de Ballanche : en initiant les peuples qu'il rencontre, Orphée « imprime un mouvement à leur intelligence » en « ébranlant leur mémoire<sup>6</sup> » (il les rend aux traditions qu'ils avaient déjà). L'histoire est d'abord et avant tout abordée par le problème de la mise en marche de l'histoire, ce qui conditionne évidemment le point de vue, les formes et les contenus.

Cette focalisation non pas sur la temporalité en tant que telle mais sur une entrée en temporalité, sur un point de basculement où la temporalité commence, explique que du côté de Fabre d'Olivet comme de celui de Ballanche l'obsession du « progressif » (cette « vérité fondamentale » de Fabre, « à savoir : que rien dans la nature élémentaire ne se forme ni tout de suite ni tout à la fois ; que tout y vient d'un principe, dont les développements, soumis à l'influence du temps, ont leur commencement, leur milieu et leur fin<sup>7</sup> ») va de pair avec la défense et réhabilitation des cosmogonies et textes sacrés, à commencer par la Genèse biblique.

### *Trace, voyage, mémoire collective*

« Je veux exprimer la grande pensée de mon siècle », celle qui « a reçu la mission auguste d'organiser le nouveau monde social », annonce dès la première phrase la Dédicace de

---

<sup>5</sup> Antoine Fabre d'Olivet, *De l'état social de l'homme ; ou vues philosophiques sur l'état du genre humain*, Paris, chez J. L. J. Brière, 1822, t. I, p. 163.

<sup>6</sup> « Quoi qu'il en soit, il ne faut pas croire que tout fût à créer autour de lui ; nulle race n'est sur la terre dans un dénuement absolu de traditions. Pour les peuples, ainsi que pour les hommes, imprimer un mouvement à l'intelligence, c'est ébranler la mémoire. » (Slatkine, p. 463 ; *Œuvres*, t. V, p. 258).

<sup>7</sup> Fabre d'Olivet, *op. cit.*, t. I, p. 149.

la *Palingénésie sociale*. Un présent, donc, « mon siècle » ; suivi aussitôt par un futur (cette mission organisatrice), mais aussitôt encore par un passé : « je veux si je puis, en signaler toutes les métamorphoses successives. J'en suivrai la trace [...] au travers des traditions et des événements [...] depuis la source reculée où elle se cache dans le sein des origines jusqu'à l'instant de complète évolution »... Orphée, le poète originaire de Thrace, est, comme le manifestent les répétitions de vocabulaire, assigné à la trace. Pas d'avenir sans passé, répète Ballanche, marqué comme toute une génération par la fracture de la Révolution et par les étapes selon lesquelles ensuite, la Révolution a été intégrée, par la France elle-même, à son passé : la Restauration est de ce point de vue pour Ballanche un intense moment de réflexion.

Cette recherche d'une trace, considérée comme constitutive même de l'avenir ou de la possibilité d'avenir, c'est elle qui est mise en récit et en fiction, en symbole aussi, dans le long poème d'Orphée, une épopée en prose, où il ne s'agit pas simplement de faire agir Orphée, de recréer une « figure d'Orphée », selon les termes consacrés, mais où tout repose sur un emboîtement de voyages : un poète grec, Thamyris, suit la trace d'Orphée de voyage en voyage. Figure du disciple, il voyage en second sur les pas du premier voyageur, recueillant la mémoire d'Orphée, s'initiant lui-même à mesure qu'il en apprend davantage sur cet initiateur. À chaque étape, non seulement il recueille la mémoire du poète, mais il ajoute, en quelque sorte, une tradition de l'humanité à sa collection, jusqu'à ce qu'il arrive en Égypte, pays qui est, conformément à une « tradition » dont la source première est ouvertement platonicienne, le réservoir de toutes les archives, pour ainsi dire la grande Mémoire centrale.

Le nom de Platon apparaît dès les premières pages de la *Palingénésie* : c'est une référence importante chez Ballanche. Elle patronne notamment, sans que Platon soit toujours

explicitement nommé, un credo fondamentalement idéaliste, qu'il exprime de façon flottante par les mots *idées*, *pensée* ou *intelligence* : la conviction qu'il y a des « types » dans l'idéalité, qui sont à l'origine de toute réalité, la conviction d'un monde des idées ontologiquement primordial. « Exprimer la grande pensée du siècle » représente donc un projet philosophique ambitieux. Ce n'est évidemment pas une démarche d'histoire des idées ou une enquête sur les mentalités. Il s'agit de remonter à la matrice idéale des choses, de faire la métaphysique d'un être historique : car « le spectacle du monde réalisé ne dit rien à ceux qui n'ont pas pénétré dans le monde des idées : Platon le savait bien<sup>8</sup>. »

En ce qui concerne la mise en œuvre et en fiction du voyage d'Orphée, la référence implicite de Ballanche semble bien être Platon encore, et l'épisode fameux du *Timée*, fameux notamment par la légende de l'Atlantide qu'il contient. Dans cet épisode, Solon, ayant fait le voyage de Saïs, s'entretient avec un vieillard qui lui dit : « Vous les Grecs, vous devez tout réapprendre. » Les catastrophes naturelles ont effacé les événements de votre mémoire, lui explique-t-il, mais les archives sont en Égypte : l'Égypte révèle ainsi à Solon son propre passé grec, une Grèce antérieure, mère de l'Égypte même. Le voyage dans l'espace procure donc un voyage dans le passé : *ailleurs* conduit le sujet (Solon) à *autrefois* et à une mémoire qui est sa propre histoire. Le voyage est ici l'un des chemins pour appliquer la maxime « connais-toi toi-même ». Emblématiquement, l'Égypte est représentée par un vieillard dont la longue mémoire personnifie en quelque sorte l'amas des archives. Le voyage de Solon est ce qui complète le passé et la mémoire du voyageur : sur place il était amnésique et s'ignorait.

Même si la mise en scène d'une Égypte conservatrice de toutes les archives, de toutes les sciences et de tous les arts, tient largement chez Ballanche à des sources plus tardives (et

---

<sup>8</sup> Slatkine, p. 303 ; *Œuvres*, t. IV, p. 6.



notamment au célèbre roman historique de l'abbé Terrasson, comme cela a été souligné par la critique), il me semble que, pour ce qui est de l'imbrication du voyage et de la mémoire, la référence platonicienne est aussi féconde, sinon davantage : c'est elle en effet qui fonde le dialogue du voyage et de la mémoire, au sens où il s'agit de relier au voyage d'un voyageur (fictif ou réinventé) le réveil d'une histoire collective.

Ce lien du voyage et de la mémoire prend chez Ballanche une forme qui n'est pas exactement celle de Platon : « oiseau voyageur », c'est-à-dire dans l'idée de l'auteur non seulement voyageur mais dépourvu d'attaches (ni père, ni descendance), Orphée rend en voyageant la mémoire de leur passé aux peuples qu'il rencontre, il leur donne le passé, dont il les fait se ressouvenir : ce faisant il les « initie », c'est à dire, Ballanche le répète, il fonde le lien social, en inscrivant une collectivité dans le temps (il leur donne des ancêtres et en même temps un avenir), donc dans la succession, ou encore il les met sur la voie des « épreuves », du progressif et du progrès. On pourrait dire que le terme « initier » chez Ballanche, dont il use avec prodigalité, ce terme avec lequel il respire, signifie mettre en marche l'histoire (une histoire définie comme forcément progressiste, ne pouvant plus reculer ni stationner). Ou encore, le temps reste une donnée virtuelle tant que le sujet n'est pas relié au temps par quelque chose que Ballanche appelle initiation. Initier, donc, dans ce contexte, c'est mettre en route la société et le temps : « L'homme, hors de la société, n'est, pour ainsi dire, qu'en puissance d'être ; il n'est progressif et perfectible que par la société. » Fabre d'Olivet écrivait : « l'Homme est une puissance sans doute, mais une puissance en germe, laquelle, pour manifester ses propriétés, pour atteindre à la hauteur où ses destinées l'appellent, a besoin d'une action intérieure évertuée par une action extérieure qui la réactionne<sup>9</sup> » : cette action, c'est la civilisation, activée par des

---

<sup>9</sup> Fabre d'Olivet, *op. cit.*, t. I, p. 46.

civilisateurs. L'*Orphée* de Ballanche est manifestement une réponse au Ram de Fabre<sup>10</sup>.

Le projet de présenter l'initiation du genre humain recouvre donc chez Ballanche un projet d'histoire absolu : écrire l'histoire de la société humaine. Aller dans le monde des idées à la recherche de « l'idée » du XIX<sup>e</sup> siècle (cette idée qui est du côté de l'être et qui préside aux formes du visible), c'est faire de l'histoire, mais une métaphysique de l'histoire, avec les instruments poétiques de l'épopée du temps (un être de synthèse qui puisse servir à traverser les temps et les lieux). Le personnage qu'elle se donne n'est, écrit Ballanche, ni exactement un mythe, ni un individu historique : il est choisi pour être poète et voyageur. Orphée est le commis-voyageur de l'histoire en quelque sorte, puisque le rôle initiateur du personnage consiste à assumer la diffusion de l'histoire (en tant qu'entrée et basculement en histoire) et l'activation, à mesure qu'il se déplace, des diverses mémoires collectives.

La plongée dans le monde des « idées », à la recherche de l'idée du XIX<sup>e</sup> siècle, qui doit mener à une sorte de mémoire du genre humain tout entier, Ballanche la représente elle-même comme un voyage initiatique : « Ainsi que le Dante, je veux visiter les lieux infréquentés de la foule, les lieux qu'habitent les intelligences, où est le berceau mystérieux de toutes les destinées humaines. » Dante en effet, « pour peindre son siècle, [...] voyagea dans les trois mondes qui pour lui représentaient toute l'initiation du genre humain<sup>11</sup>. » Ainsi l'histoire est initiation et l'histoire écrite est encore initiation, ou suite d'une initiation : le successif de l'écriture est en miroir d'un successif du sujet (l'auteur Ballanche, sujet toujours présent et essentiel à

---

<sup>10</sup> Ram est le personnage civilisateur du récit de Fabre d'Olivet : ce druide bon et simple, en butte à un gouvernement de femmes sanguinaires, quitte l'Europe, part vers l'Iran, conquiert et civilise sur son passage, donne une législation au monde (c'est le Rama hindou), premier grand « ébranlement intellectuel ».

<sup>11</sup> Slatkine, p. 303 ; *Œuvres*, t. IV, p. 5.

son ouvrage) et du successif de l'histoire du genre humain. L'*Orphée* est un outil de recherche du début de la société humaine, focalisé sur la question de l'entrée dans le temps d'un développement. Ballanche fait partie de ces auteurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> qui entretiennent un dialogue passionné avec le Rousseau du contrat social, un Rousseau maître en erreurs à leur yeux (une « sirène » écrit Ballanche), mais qui a laissé en héritage le prurit de dire comment la société a commencé, et de dire notamment comment elle n'a pas commencé par un contrat social. Il est donc du côté des anti-rousseauistes fascinés : on peut le rapprocher de ce point de vue de Saint-Martin (*Lettre à un ami sur la Révolution française*<sup>12</sup>) ; par ailleurs ce « néo-catholique », selon l'étiquetage de Paul Bénichou<sup>13</sup>, est imprégné de Bonald et de Maistre, même s'il s'agit dans ce dernier cas d'une « filiation par le rejet<sup>14</sup> ». En tout cas, la pièce maîtresse de la réponse au contrat social, il semble bien qu'elle tienne dans le mot « initiation ».

### ***Traditions. La création du passé***

S'il y a une difficulté dans la lecture de Ballanche (cette « obscurité » que la critique a coutume de rappeler<sup>15</sup>) elle provient peut-être, non seulement de la forme à la fois fragmentaire et cumulative de ce type d'écriture, mais aussi de la surconcentration de certains mots : en dépit de la démarche

---

<sup>12</sup> Louis-Claude de Saint-Martin, *Lettre à un ami, ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la Révolution française*, texte présenté et annoté par Nicole Jacques-Lefèvre, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2005, avec un appendice « Saint-Martin et Rousseau », p. 73.

<sup>13</sup> Paul Bénichou, *Le Temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 1977, p. 74 et suiv.

<sup>14</sup> Jean-René Derré, *Littérature et politique dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, PUL, 1986, p. 191-212, « Ballanche continuateur et contradicteur de J. de Maistre ».

<sup>15</sup> Voir par exemple Alan Busst, dans son édition de *La Vision d'Hébal*, Genève, Droz, et Paris, Minard, 1969, « Avant-propos ».

ouvertement réflexive, en dépit de l'acharnement de l'auteur à s'expliquer sur lui-même, l'univers-Ballanche existe avant de chercher à se définir. L'explication de soi-même se situe d'ailleurs plutôt à un niveau ontologique que pédagogique : il s'agit d'assister à un développement de germe (auquel Ballanche assiste lui-même, comme nous l'avons vu), au déploiement d'un être, non de classer des données. Le lecteur, avant toute définition, ou avec l'illusion que l'auteur se livre à des recherches d'exposition, est donc déjà en plein milieu de pensée ballanchien en acte, pris par exemple sous une averse d'« initiations », qui a pour pendant l'averse des « traditions ». Il est clair que, tout en menant une pensée, l'écrivain fait confiance à sa propre cohérence, quasi-organique et involontaire, pour être mené par elle.

Dans la préface de la *Palingénésie*, le mot de tradition surgit significativement quand il s'agit de réfuter le contrat social de Rousseau : « Je prends toujours mon point de départ dans les traditions<sup>16</sup> ». C'est ce mode d'entrée en scène qui nous permet de le définir en partie, de lui attribuer une couleur, car nous ne pouvons ni nous passer de toute définition ni calquer la définition d'un dictionnaire qui ne servirait guère pour élucider ce monde notionnel compact et personnel : en revanche, nous savons, par la façon dont l'emploie Ballanche, que la « tradition » marque ici un camp de la pensée, le camp anti-contrat social.

Les cosmogonies traditionnelles, explique Ballanche, sont plus près du commencement divin des choses. Ce petit fonds de doctrine ballanchienne, quoique non propre à Ballanche, nous pouvons le rappeler : les traditions conservent, sous forme symbolique et lacunaire, tout ce que nous pouvons savoir de l'origine des choses. Ballanche tient à la fois un discours sur les traditions (elles sont toutes d'accord au fond,

---

<sup>16</sup> Slatkine, p. 304 ; *Œuvres*, t. IV, p. 11.

idée familière chez les contemporains<sup>17</sup>) et un discours sur le contenu des traditions : ces traditions, diverses mais concordantes et véridiques parce que proches des temps originels, racontent qu'après la création une catastrophe a eu lieu. Cela réhabilite la Genèse : d'une part c'est une tradition parmi les traditions, or l'internationale des traditions les conforte toutes donc conforte aussi la Genèse, et du plus, elle est confirmée par la science d'aujourd'hui, écrit Ballanche (qui pense à Cuvier) ; enfin une nouvelle exégèse est de se faire, ainsi que de nouvelles traductions, qui réconciliera définitivement science et bible. En tout cas, le scénario de base, le drame de départ, est qu'un homme originel a été dispersé : tout parle, partout, des « membres épars de la grande victime », cherchés par toute la terre. « Si nous interrogeons les doctrines mystiques unies à toutes les religions, et répandues, de toute antiquité, dans le monde, nous y trouvons une triste et terrible unanimité sur ces points principaux, la punition d'une première faute, le besoin d'une expiation, le travail imposé à l'homme, la science acquise au prix du malheur ; nous y trouverons toujours une funèbre commémoration de quelque épouvantable catastrophe où le genre humain a péri<sup>18</sup>. » L'histoire se constitue ainsi comme un rassemblement de l'homme : « remarquez bien la suite et l'ensemble du mythe universel que je viens de signaler. Durant cette course douloureuse, qui a pour but la recomposition de l'être primitif [...] l'agriculture et les arts sont enseignés aux hommes, la civilisation commence, les lois du mariage et de la propriété sont établies, enfin la société s'organise. »

Initiation-traditions : le couple de termes fonctionne ensemble : « initiation » est ce qui fonde la société, mais en

---

<sup>17</sup> Pour la période, voir J.-R. Derré, *Le Renouveau de la pensée religieuse en France de 1824 à 1834. Essai sur les origines et la signification du Mennaisisme*, Paris, Klincksieck, 1962.

<sup>18</sup> Slatkine, p. 309 ; *Œuvres*, t. IV, p. 30-31.

même temps elle est ce qui transmet les traditions, car elle raconte comment la société commença. Elle « initie », c'est-à-dire elle commence, ce qu'elle raconte avoir été. Dans *Orphée*, Ballanche compacte ainsi deux éléments : il expose comment l'initiation inaugure ou fait commencer la société (elle civilise et embarque dans la voie du temps et des épreuves), mais en même temps il décrit l'initiation en termes de formes (rituelles, poétiques) où l'on raconte comment l'initiation civilisa, a déjà civilisé, bref où l'on rappelle et récite les traditions. Il y a un point de blocage logique et temporel, assumé par le récit, sur la notion de commencement : on peut y voir la marque même d'une écriture et d'une pensée par le mythe. À *Orphée*, Ballanche confère un régime particulier de parole : il fait de lui le porteur d'une parole qui raconte, et en même temps ce qu'elle raconte est. Ou encore le porteur d'une parole qui commence quelque chose, mais, en commençant (pour la première fois), ce quelque chose se trouve doué d'un passé qui est lui-même dans un temps plus reculé. Le poète et musicien *Orphée* peut faire un récit qui existe à mesure qu'il est proféré, et même qui existe depuis longtemps à mesure qu'il est proféré.

Cet *Orphée*, exemplairement poète et homme du *muthos*, n'est pas seulement défini par son chant : voyageur et « oiseau voyageur », selon l'expression que répète Ballanche, c'est, pour le dessiner d'un trait, un homme avec une lyre sur un esquif. Par son périple, il fait bien plus que civiliser ici ou là : il accomplit le mouvement de rassemblement d'une humanité éparse, dont Ballanche fait à la fois le but et le mode de progrès de la « société ». Derrière les mots « humain », « humanité »..., il faut évidemment garder en mémoire le mythe d'un grand Adam primordial dispersé et en route vers l'unité.

Enfin, ce voyage est lui-même pour Ballanche un mode d'exploration et d'exposition de l'histoire, une histoire intuitionnée à travers « une sorte de vie nécromancienne<sup>19</sup> ». « À

---

<sup>19</sup> Slatkine, p. 323, *Œuvres*, t. IV, p. 86.

mesure que le genre humain nous est mieux connu, nous refaisons son histoire », écrit-il, soulignant que les chercheurs de son époque « reculent toujours [plus] dans le passé<sup>20</sup> », mettent au jour les archives religieuses de l'humanité d'une façon de plus en plus étendue. Et cela est positif, non pas au nom de la science ou de l'érudition, mais parce que cela aussi, c'est la réunification de l'homme : c'est même le sommet, l'acmé des retrouvailles, la réunification par la connivence enfin réalisée (ou en voie de réalisation) des traditions sacrées. Le livre d'Orphée montre donc un voyageur qui fait le lien des diverses traditions, et qui, par le fait même qu'on le voit passer d'un lieu en un autre, rend sensibles, évidents pour l'imagination, l'unité du monde, le partage d'une tradition commune, en un mot l'humanité, reconquise sur la dispersion. C'est aussi une réponse aux grandes questions sur la façon dont les peuples et les peuplements se sont déplacés, sur l'origine, la diffusion et la modification des langues, la circulation des formes culturelles et notamment du matériel religieux.

C'est une réponse simple finalement, pour ne pas dire simpliste : voyez ce poète sur son esquif qui par ses voyages recoud le monde et l'Homme sous vos yeux. Le procédé est redoublé, puisqu'on ne suit pas directement Orphée, mais Thamyris suivant Orphée, et collectant Orphée en quelque sorte : Thamyris est poète mais à un niveau plus humble qu'Orphée, il représente un disciple d'Orphée. C'est à la fois la projection de l'auteur et un procédé didactique pour faire comprendre la démarche : une quête sur les pas de. Il y a plusieurs niveaux donc, mais la collecte est de rigueur à tous les niveaux, c'est l'invariant.

En même temps la solution de Ballanche est complexe, voire aporétique, sur un plan spéculatif, car en se plaçant du côté du mythe de l'origine, elle se heurte aussi à répétition contre une obscurité primordiale, un « avant » essentiellement fuyant et

---

<sup>20</sup> Slatkine, p. 320 ; *Œuvres*, t. IV, p. 76.

impensable : ne vous étonnez pas, avertit Ballanche, si le récit suppose déjà établi ce qu'il montre en train de commencer : du reste, ajoute-t-il, c'était déjà ainsi dans les traditions cosmogoniques. L'anachronisme est donc originel, traditionnel, et consacré. Ce qui commence était là et recommence. Tout ce qui touche à la notion de début en devient trouble. Ainsi dans ses voyages, Orphée, civilisant des peuples, étant l'initiateur, ne fait que leur rendre la mémoire de leurs propres traditions oubliées, de « Mystères » initiatiques qu'ils ont laissé tomber en déshérence. L'invention de Ballanche se montre respectueuse de tout ce qui est local, de la personnalité des peuples en quelque sorte : le héros civilisateur, le personnage emblématique d'Orphée, n'est pas l'homme d'une mise au pas des cultes ou des attitudes culturelles ; en même temps elle est commandée par une doctrine systématique de la réunification du premier Adam, de l'Homme global, d'une part, et d'autre part elle se ressent de la connaissance que Ballanche a de Vico. Orphée est l'homme des recommencements, du recyclage : au nom des cycles vichiens et au nom de la tradition, il est programmé pour re-staurer, re-commencer, et non pas inaugurer. Le mot d'initiation (*initium*, début) est le mot du commencement introuvable. Il se découvre que partout où Orphée passe, de peuple brute en peuple abruti, il y avait en fait une civilisation florissante auparavant, qui a laissé des traces, des cultes, et qu'Orphée réveille. Il re-civilise, il ré-initie donc, plutôt qu'il ne civilise ou qu'il n'initie. L'idée est repérable : on reconnaît par exemple la critique bonaldienne ou maistrienne du bon sauvage du XVIII<sup>e</sup> siècle : le sauvage, loin d'être un primitif en pleine forme, est en fait un ensauvagé, un dégénéré. Ballanche écrit ainsi, à propos de ces peuplades qu'Orphée réveille à la société et au temps, qu'ils se ressouviennent plutôt qu'ils n'apprennent de lui (autre marque platonicienne, en provenance du *Ménon*). Orphée les rend à leur mémoire propre. Du fait de la structure même du récit et du système monté par Ballanche, Orphée ne crée pas, c'est un héros palingénésique qui donne un nouveau



tour de roue en quelque sorte au devenir. Mais du coup l'emboîtement du passé dans le passé se reflète à l'infini : si Orphée réactive des initiations et si en même temps l'initiation consiste fondamentalement dans cette réactivation, dans cet « ébranlement » d'une mise en mouvement, jusqu'où remonte-t-on et peut-on s'arrêter ? La mémoire retrouvée est vouée à une obscurité radicale et initiale.

Ballanche met au centre de sa pensée la réhabilitation de la Genèse et d'une doctrine de la Création du monde par Dieu ; en même temps, il lui semble impossible de concevoir un commencement sans passé (un surgissement initial, une rupture) : faudrait-il en conclure que la doctrine matérialiste si en vogue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle de l'éternité du monde, reste tenace ? Il me semble plutôt qu'il faut mettre en relation Ballanche, dans cette façon de nous expliquer que son récit suppose déjà né ce dont il montre la naissance, de poser comme établi ce dont il montre l'établissement, avec le Chateaubriand du *Génie du christianisme*, au chapitre « Jeunesse et vieillesse de la terre » (1<sup>re</sup> partie, livre IV, chapitre V) : Chateaubriand expose que le monde a été créé tout neuf avec sa vieillesse. Dans ce morceau de bravoure, qui use de toutes les ressources de l'oxymore, il nous présente, pour ainsi dire, les brebis-Dolly du premier jour : « Dieu, écrit-il, a dû créer et a sans doute créé le monde avec toutes les marques de vétusté et de complément que nous lui voyons. » « L'abeille, qui pourtant n'avait vécu qu'un matin, comptait déjà son ambrosie par générations de fleurs. » L'idée au fond est que le passé est une partie substantielle du temps, et que le temps ayant été créé avec le monde, le passé a été créé avec le reste, une « vieillesse originaire ». Pas de présent sans le passé, même au premier jour du monde, et même si ce passé date de ce présent : il est *le passé qui fut toujours le passé*, de fait, quoique sans l'être devenu, passé arraché au temps, assuré sur Dieu, son créateur, et garantie de la beauté du monde.

Dans l'*Orphée* de Ballanche le voyage mène à une mémoire constitutive de l'humanité : sans cette prise de possession du passé humain en son universalité, pas d'avenir possible, pas de vie tout simplement. Un étranger voyageur qui parcourt le monde donne l'ébranlement (selon le terme de Fabre d'Olivet puis de Ballanche), ou l'initiation, qui pousse dans la voie du successif, du progressif et de l'unité humaine. Funérailles et mariage : voilà la société, c'est-à-dire un être collectif dans l'histoire, passé et avenir, que fonde Orphée avec les rites adéquats, de contrée en contrée. Cette mémoire qu'il réveille, « ébranlant » les peuples par l'initiation qui ramène à la conscience des antiques traditions, conduit à un point initial impensable, lié à l'infini à une initiation qui raconte toujours qu'il a déjà été. Le voyage accompli doublement par Orphée et par son épigone Thamyris permet aux peuples d'entrer en histoire, de commencer au sens où ils basculent dans le successif, mais l'initiation qui réalise ce basculement ne va pas sans les traditions qui disent que tout avait déjà commencé avant le commencement. Ainsi, de recul en recul, il faut comprendre que la tradition est *née traditionnelle*, comme si elle avait été créée avec son ancienneté intrinsèque de tradition, comme la forêt majestueuse, le rocher moussu, les « caps décharnés » et les « rivages croulants » qui ont été créés par Dieu en leur authentique état d'ancienneté dès le premier jour, selon le *Génie du Christianisme* : « si le monde n'eût été à la fois jeune et vieux, le grand, le sérieux, le moral, disparaissaient de la nature, car ces sentiments tiennent par essence aux choses antiques. »

Les voyages d'Orphée soutiennent un système d'exploration et de collection du passé, sous forme de mémoire de l'humanité, essentielle à la constitution de cette humanité. Au voyageur, à l'étranger itinérant (qui prend figure de prêtre tout autant que de poète) sont confiées la constitution de la société, la mise en marche de la temporalité du progrès, la prédication de l'humanité. En arrière-fond une recherche de l'unité (le grand Adam), et un fonctionnement en binôme de l'initiation et de la

tradition qui règle le régime temporel humain : l'initiation déclenche une histoire pensée comme voie d'accomplissement, la tradition procure une assise intangible et mystérieuse dans « le passé », l'antique à l'état intemporel, socle et garantie de la « loi de succession », enraciné dans le moment de la création divine. Au total, on pourrait dire que le voyage est pour Ballanche, en fiction, un mode d'action sur le passé, et un mode d'action sur le futur par ce passé : les voyages d'Orphée servent l'idée qu'expose Ballanche dans ses *Prolégomènes*, celle que plus on remonte vers le passé pour l'assimiler, plus on libère d'avenir, qu'il faut donc non pas s'accrocher aux formes du passé (ce qu'il reproche à Maistre par exemple), mais aller en arrière, ou plutôt faire aller la conscience assimilatrice en arrière, pour aller en avant. Il y a donc une application brûlante, actuelle à la *Palingénésie sociale*. *Orphée* se constitue à la fois comme une anamnèse collective et comme un exercice de création du passé, pour asseoir et stabiliser le temps, pour réaliser une ambition caractéristique de l'époque de Ballanche : refonder le temps collectif par l'établissement d'un passé, par la création d'un passé propre à l'époque présente.

\*

Creative Commons BY-NC-ND

